

Société Française de Musicologie

Review

Author(s): J. T.

Review by: J. T.

Source: *Revue de Musicologie*, T. 3, No. 4 (Dec., 1922), pp. 186-187

Published by: [Société Française de Musicologie](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/925754>

Accessed: 13-11-2015 10:32 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Société Française de Musicologie is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de Musicologie*.

<http://www.jstor.org>

le jeune Palestrina ; ensuite en Angleterre, revenant en Italie, enfin se fixant à la cour impériale d'Autriche dont il devint maître de chapelle dans le même temps où Roland de Lassus remplissait les mêmes fonctions auprès du duc de Bavière. La place tenue par lui dans l'histoire musicale du xvii^e siècle (débordant même un peu sur le xviii^e) est donc importante, et il faut louer M. Van Doorslaer de l'avoir si diligemment déterminée. Son livre se termine par une bibliographie détaillée, suivie de près de 100 pages d'annexes reproduisant *in extenso* les documents sur lesquels l'auteur a basé son solide et utile travail. J. T.

ARTHUR POUGIN. — **Les dernières années de Spontini**, 110 pp., in-8°. Extrait de la *Rivista musicale italiana*, 1922.

La carrière de Spontini fut brillante dans sa première partie, alors que le maître italien, venu en France et devenu le musicien le plus représentatif du règne de Napoléon, produisait *la Vestale* et *Fernand Cortez*. Mais, l'Empire tombé, les mauvais jours commencèrent pour lui, et la destinée, qui lui réservait de longues années à vivre encore — plus de trente-cinq depuis 1815 jusqu'à sa mort — lui fut d'autant plus cruelle qu'il se ressouvenait toujours de l'éclat de sa jeunesse et de ses anciens succès, et que son orgueil blessé lui faisait trouver plus pénible et plus injuste l'oubli dans lequel il tombait peu à peu.

Nommé directeur général de la musique du roi de Prusse, à des conditions qui, en apparence, étaient satisfaisantes, il vécut à Berlin, pendant plus de vingt ans, aux prises avec une opposition qui s'acharna contre lui et l'obligea à se mêler à des querelles d'Allemands dans lesquelles il devait fatalement s'user. Il écrivit plusieurs ouvrages avec une application particulière et, par eux, il pensait rénover l'art : mais, loin de retrouver la fortune de *la Vestale*, ces tentatives ne rencontrèrent qu'indifférence et dédain. Cela est si vrai qu'*Agnès de Hohenstaufen*, opéra dans le style héroïque, que Spontini avait mis plus de vingt ans à mûrir, n'a même pas pu trouver un éditeur, et qu'aujourd'hui il serait impossible d'en raconter l'histoire en toute connaissance de cause, si certain document, que personne n'a jamais consulté, et qui n'est pas loin d'ici, ne le permettait à qui serait curieux d'approfondir cette aventure (c'est d'ailleurs ce qu'a totalement omis l'auteur de la monographie dont nous rendons compte). Ayant provoqué le scandale de polémiques publiques, sifflé à l'Opéra de Berlin, condamné par les tribunaux prussiens à neuf mois de forteresse pour avoir manqué de respect à un Intendant, Spontini revint se fixer à Paris, où d'autres incartades attirèrent encore sur lui l'attention. Puis il se remit à errer à travers l'Europe, alla revoir sa patrie et y mourut.

Il y aurait une étude très vivante à tracer sur cette physionomie d'artiste où se confondent en une intimité de tous les instants le ridicule et le génie. Ce n'est pas, bien entendu, ce qu'a fait Arthur Pougin : cela n'était pas dans ses habitudes. Ici, comme dans tous ses ouvrages, il s'est borné à tailler à coups de ciseaux des coupures dans les journaux du temps ou divers autres

écrits et à les coudre bout à bout. Par là, il aura facilité la tâche à qui voudra la reprendre ; mais on ne saurait dire que lui-même l'ait accomplie. La critique de cet écrivain est médiocre ; elle ne s'exerce volontiers que sur ce qui est grand et fort. Je ne puis m'empêcher de relever ici les termes d'une note dans laquelle, ayant découpé avec ses ciseaux ordinaires une page bien connue des souvenirs de Wagner sur Spontini, il s'en prend à Berlioz en ces termes amènes :

« La mort de Spontini donna à Berlioz l'occasion d'un de ces mensonges qui lui étaient familiers, surtout lorsqu'il s'agissait pour lui de se mettre en scène d'une façon quelconque... » Et, après quelques déductions que nous résumerons : « On a vu rarement mensonge plus impudent orné de détails plus précis et plus circonstanciés. Ecrivez donc l'histoire d'après Berlioz ! »

Voici ce qui avait motivé ces paroles, dont je laisse au lecteur le soin d'apprécier le ton. Wagner rapporte, dans l'écrit cité, qu'un jour Berlioz lui aurait répété un mot qu'il avait entendu dire à Spontini à son lit de mort : or, Berlioz n'était pas auprès de Spontini quand il mourut. J'objecterai simplement que, si ce n'est pas sur son lit de mort que Spontini a prononcé la parole en litige, il l'a dite à un autre moment, au cours d'une maladie pendant laquelle il craignait la mort, et que Berlioz l'a sûrement entendue, car c'est un mot typique et qui ne s'invente pas. Répété au bout de plusieurs années, après avoir passé de bouche en bouche, il est tout naturel qu'il ait été déformé, surtout par les circonstances qui l'entouraient. Enfin ce n'est pas Berlioz qui a écrit le récit qu'incrimine Pouglin : c'est Wagner, et il dit simplement : « Berlioz m'a raconté que... » ; si donc il fallait accuser quelqu'un, ce serait lui ; mais cela même ne serait aucunement justifié, une erreur de mémoire en rapportant un propos de conversation à bâtons rompus étant tout autre chose qu'un mensonge. Nous avons relevé ce détail pour montrer quelle fut, jusqu'à son dernier jour, la manière d'un écrivain musical qui, par ses recherches patientes, aurait pu rendre des services, mais que ses préjugés et son étroitesse d'esprit avaient mal préparé à jouer un rôle vraiment utile.

J. T.

RENÉ BRANCOUR. — **Massenet**, 1 vol. in-8° écu, de 188 pp. Paris, Alcan, 1922 (*Les Maîtres de la Musique*).

Les ouvrages consacrés à Massenet se multiplient ; après l'excellent petit livre de M. Loisel sur *Manon*, voici une remarquable étude d'ensemble sur le musicien d'*Esclarmonde* et des *Scènes alsaciennes*. D'un style alerte et coloré à souhait, M. Brancour dessine un attachant portrait de Massenet ; il retrace les phases de son existence presque uniformément heureuse, ses succès scolaires, couronnés en 1863 par le prix de Rome, ses « impressions d'Italie », ses souvenirs de la Ville Eternelle, de Florence, de Venise et de Naples, enfin la féconde carrière d'un musicien qui jusqu'à ses derniers moments travailla sans relâche, avec un acharnement incroyable. A 36 ans, Massenet entra à l'Institut, où il devançait Saint-Saëns, et se voyait, en